

FABLE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

L'Orme et le Noyer.

Un Orme était planté près d'un Noyer : ils étaient bons voisins, anciens amis, et jasaient souvent ensemble pour se désennuyer. Le premier disait à l'autre : ami, en vérité, j'ai juste sujet de me plaindre de mon sort. Il est vrai, je suis haut, vert et majestueux : mais je suis stérile ; malgré tous mes efforts, je ne porte point de fruit ; je donne de l'ombre, c'est tout. Voisin, lui dit le Noyer, je vous plains. Vous ne portez point de fruit, j'en conviens : je souhaiterais pouvoir partager les miens avec vous : vous savez que le ciel distribue ses faveurs comme il lui plaît. Vous êtes plus haut que moi, il est vrai ; mais j'ai le meilleur lot. Un arbre qui ne porte pas de fruit, n'est qu'un arbre à demi. Ne vous affligez pas, mon ami, il ne vous en viendra pas à force de vous plaindre : il faut se soumettre à ce qu'ordonne la providence. Tandis que le Noyer babillard moralisait ainsi, une troupe d'enfans interrompit son discours à coups de pierres et de bâtons, pour faire tomber les noix : il reçoit mille blessures : adieu sa verdure et ses fruits. Ce n'est pas tout ; après avoir ainsi maltraité le pauvre Noyer, les enfans montent sur cet arbre fruitier, et en rompent les branches, pour le dépouiller des fruits que les pierres et les bâtons n'avaient pas fait tomber : chargés de noix ils descendent, et vont les manger sous l'Orme.

Il est quelquefois dangereux d'être trop utile.

FABLE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

Le Chien de Berger et le Loup.

Un Loup, la terreur des bois, faisait un grand carnage parmi les brebis. En vain le berger lui avait tendu des pièges : en vain le Chien avait suivi long-tems ses traces : le Loup, en sûreté dans un bois épais, se régalaît le jour des vols qu'il avait commis la nuit. Comme Brifaut traversait une forêt, il trouva par hasard la retraite de son ennemi. Suspendons la guerre pour un moment, lui dit-il, et raisonnons en amis. Une trêve.—Une trêve ? De tout mon cœur. Le Chien commença ainsi : Comment un animal

aussi fort et aussi noble que vous, peut-il attaquer un pauvre agneau, faible et sans défense ? Vous devriez dédaigner une nourriture si commune. N'y a-t-il pas d'autres bêtes dans les forêts, qui vous feraient un repas plus noble ? Les grandes âmes sont généreuses, les poltrons seuls sont vindicatifs et cruels. Croyez-moi ; soyez brave, épargnez les brebis.

Ami, répliqua le Loup, pesez la chose mûrement : la nature nous a faits bêtes de proie ; comme telles, quand la faim l'ordonne, il est nécessaire que les Loups mangent. Si vous avez tant de zèle pour la sûreté des brebis, allez parler à votre maître : répétez-lui votre discours pathétique. Un Loup ne mange une brebis que rarement ; dix mille sont dévorées par les hommes : ils prétendent en être les protecteurs et les amis, et ils en sont les destructeurs les plus cruels.

Un prétendu ami est pire qu'un ennemi déclaré.

FABLE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

Le Hibou présomptueux.

Un jeune Hibou, aussi vain qu'un petit-maître de Paris, s'étant vu par hasard dans une claire fontaine, conçut la plus haute opinion de sa beauté et de ses perfections. Je suis, dit-il, la gloire de la nuit, et l'ornement des bois. Ce serait dommage, si la race des oiseaux les plus accomplis était éteinte ; telle est la race des hibous. Plein de ces pensées orgueilleuses, il alla trouver l'aigle, pour lui demander sa fille en mariage. Sa demande fut reçue, comme vous pouvez aisément deviner, avec tout le dédain qu'elle méritait. Ma fille ! dit le roi des oiseaux tout surpris, sûrement vous badinez : ma fille ne saurait être la compagne d'un chat-huant : vous n'aimez que les ténèbres, et elle n'aime que la lumière ; cependant, si vous voulez, demain matin, venir me trouver au lever du soleil, au milieu du firmament, nous arrêterons les articles préliminaires. J'y consens, dit le galant : je n'y manquerai pas, Adieu, jusqu'au revoir. Le lendemain le Hibou vola en l'air ; mais ébloui par le soleil, il n'en put supporter les rayons : il tomba sur un rocher, où il fut poursuivi par tous les oiseaux, témoins de sa sottise présomption, et d'où il s'échappa dans le creux

d'un vieux chêne. Il y vécut le reste de ses jours, dans l'obscurité pour la quelle la nature l'avait désigné.

Les projets d'ambition se terminent presque toujours au désavantage de ceux qui les conçoivent, et qui n'ont ni les talens, ni les qualités nécessaires pour les faire réussir : ils se rendent la risée du public par leur vaine présomption.

FABLE QUATRE-VINGTIÈME.

Le Bouc et le Renard.

Un vieux Bouc, à longue barbe, et de grande expérience, avait passé la journée dans les champs, à faire des réflexions philosophiques sur la nature et sur la condition des autres animaux : le résultat fut qu'il était content de son sort. Très-satisfait de lui-même et de ses réflexions, il s'en retourna vers le soir dans son étable. En passant près d'un puits, il y vit un Renard, (il faisait clair de lune.) Camarade, que faites-vous ici à cette heure ? lui demanda-t-il. Prenez-vous un bain ? Non, répondit le Renard, je mange d'un fromage qui est délicieux : voyez-vous la brèche que j'y ai faite ? — Où ? — Ici. Descendez vite, si vous en voulez ; c'est du vrai fromage d'Angleterre : vous n'en avez jamais goûté de meilleur ; il en reste encore assez pour vous. Me prenez-vous pour un imbécille, répliqua l'animal à barbe ? N'avez-vous pas honte de mentir aussi impudemment, et de vouloir me faire accroire une telle absurdité. Allez, allez, monsieur le Renard ; il y a long-temps que je vous connais : je n'ignore pas toutes vos finesses, et je suis trop vieux pour tomber dans vos pièges. Adieu, je vous souhaite une bonne nuit : une affaire pressante m'empêche de m'arrêter : demain à la même heure je viendrai vous revoir : en attendant, mangez votre fromage.

L'homme sage et prudent n'écoute pas les caresses, ni les promesses d'un fourbe, qui ne cherche que son propre intérêt

FABLE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

Le Lièvre et la Tortue.

Un Lièvre courant dans un bois, trouva dans son chemin une Tortue qui semblait à peine se remuer, (les tortues sont

naturellement lentes :) elle portait sa maison sur son dos. Quelle drôle de figure, dit Trottevite, en s'arrêtant ! Amie, vous n'avez pas dessein d'aller loin aujourd'hui ? il vous faut une heure pour faire un pas. Pauvre créature ! je vous plains d'être obligée de porter partout un fardeau si pesant. Je vous remercie, lui dit la Tortue : mais malgré ma lenteur et mon fardeau, je parie que j'arriverai plutôt que vous à quelque place que vous voudrez nommer. — Plustôt que moi ! vous radotez. — Non, vous dis-je, je ne radote pas ; parions. — J'y consens. Les deux parieurs partent. Le Lièvre est bientôt près de la place dont ils étaient convenus ; mais il méprise une victoire si aisée : il retourne, et voit la Tortue qui avance lentement. Je suis bien fou, dit-il, de me servir de ma vitesse ; mon antagoniste n'a qu'à avancer, pendant que je m'amuserai à brouter : je la devancerai quand il me plaira. Trottevite s'arrête, broute, et ensuite s'endort dans son gîte. Cependant dame Tortue avança et arriva à la place, avant que le Lièvre fut éveillé.

La nonchalance et la présomption gâtent souvent les bonnes affaires : ce n'est pas le tems de dormir, quand on a quelque chose de conséquence à terminer ; et il ne sert de rien d'avoir des talens, si l'on n'en fait pas un bon usage.

FABLE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

La Ligue des Chiens.

Un jour les Chiens tinrent une diète. Nous sommes bien fous, dit Brisefer à Miraut, de nous déchirer ; et pourquoi ? Souvent pour une bagatelle, pour un os décharné qui a resté huit jours sur le pavé : soyons amis, cessons nos querelles, et faisons une Ligue ; donnons-nous les pattes. C'est bien dit, s'écria un Dogue, orateur de l'assemblée ; point d'animal qui puisse nous résister, si nous demeurons tous unis : mais si nous sommes divisés, point de faquin qui ne puisse nous chasser à coup de pierres. Nos ligués font serment de demeurer toujours unis : dans l'instant ils partent : l'amour de la république les anime : ils vont à la chasse, et trouvent bientôt un faon : ils l'attaquent, le terrassent, et le déchirent ; il ne s'agit plus que de le partager ; c'est le point délicat ; nos ligués se

querellent. Moi, dit Brisefer, comme le plus brave, j'en veux avoir la moitié; je l'ai attaqué le premier. Je l'ai étranglé, dit Miraut. Un troisième répliqua: regardez mes dents; vous y verrez encore le sang de la bête. Les Chiens sont furieux; leur fureur s'accroît; bientôt ils commencent à se déchirer les uns les autres. Tandis que ces confédérés n'écoutent qu'une rage brutale, ils voient venir une troupe de loups: voilà nos Chiens très-embarrassés: il faut prendre la fuite; ils la prennent: mais quelques-uns ne purent pas bouger de la place, et devinrent la proie des loups.

La dissension parmi les chefs est la ruine des sociétés, au lieu que la concorde les maintient et les fortifie.

FABLE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

Les deux Livres.

Il y avait dans la boutique d'un libraire deux Livres côte-à-côte sur une planche: l'un était neuf, relié en marroquin, et doré sur tranche; l'autre était vermoulu, et relié en vieux parchemin. Qu'on m'ôte d'ici, s'écria le Livre neuf. Ciel! que ce bouquin sent le moisi! Je ne puis rester auprès de cette carcasse à moitié pourrie. Eh! de grâce, dit le vieux Livre, un peu moins de dédain: chacun a son mérite: vous venez de sortir de la presse: vous ignorez votre sort. J'ai passé par plusieurs éditions; on ne m'a jamais vu dans la boutique d'un épicier, ni dans celle d'un bakutier: vous servirez peut-être bientôt à faire des cornets et du carton, ou à envelopper du fromage. Impudent! répliqua le Livre en marroquin, cesse ton langage impertinent, et retire-toi d'ici.—Un moment de conversation.—Non, je ne veux pas vous écouter.—Souffrez du moins que je vous raconte.—Non, vous dis-je, taisez-vous: vous me faites honte. Pendant que les deux voisins parlaient ainsi, un homme de lettres vint dans la boutique du libraire pour acheter des Livres; il voit le Bouquin, l'ouvre, en lit quelques pages, l'admire, et l'achète; c'était un livre rare et curieux. Il ouvre l'autre; c'était de la poésie, je veux dire de la prose rimée, il en lit le titre et quelques pages: Oh le sot Livre, s'écria l'homme de goût, en le remettant à sa place, voilà du marroquin perdu!

Ce ne sont pas les habits qui font le vrai mérite; mais ce sont les qualités du cœur et de l'esprit.

FABLE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME

Le Cheval, le Loup, et le Renard.

Un Renard, très-rusé, quoique très-jeune, vit dans une prairie un Cheval: il court à un Loup avec empressement.—Cousin, venez voir l'animal le plus drôle que vous ayez jamais vu.—Est-il plus fort que nous?—Je ne puis vous en faire le portrait; mais venez, vous verrez. Que sait-on? C'est peut-être une proie que la fortune nous procure. Ils vont.—Monsieur, dit le Renard, nous sommes vos très-humbles et très-obéissans serviteurs: de grâce, quel est votre nom? Le Cheval, qui n'était pas sot, leur répondit: Lisez mon nom, messieurs, vous le pouvez; mon cordonnier l'a mis sous mon talon. Le Renard s'excusa: je ne sais pas lire, dit-il, mes parens ne m'ont rien enseigné; ils sont pauvres; ceux du Loup sont riches, et lui ont fait apprendre à lire et à écrire. Ce n'est pas tout; il est grammairien, poète, philosophe, politique, et rhétoricien. Le Loup, flatté par ce discours, s'approcha pour lire le nom; mais le Cheval lui donna une ruade, et lui cassa les dents: ensuite, hennissant et triomphant, il se mit à galoper, charmé d'avoir repoussé la ruse par la ruse. Là-dessus le Renard courut au Loup: Cousin, dit-il je suis très-fâché de l'accident, je vous assure; mais cela nous montre que nous ne devons pas nous fier aux talons d'un cheval.

Les avis d'un homme rusé sont ordinairement dangereux à suivre: il s'applaudit souvent de ses ruses, et insulte même ceux qu'il a trompés.

FABLE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

Le Souriceau et sa Mère.

Un Souriceau qui n'avait jamais vu le monde, s'avisa de prendre l'air de la campagne: mais à peine eut-il fait un mille, qu'il retourna en grande hâte dans son trou. Oh, ma Mère! s'écria-t-il; j'ai vu l'animal le plus extraordinaire qui fut jamais. Il a l'air turbulent et inquiet, le regard

farouche et irrité, et la voix perçante : un morceau de chair, aussi rouge que du sang, croît sur sa tête, et un autre sous sa gorge. Quand il m'a vu, il s'est mis à battre ses côtés avec ses bras, il a étendu la tête, ouvert la bouche comme s'il voulait m'avaler, et il a fait tant de bruit, que moi qui grâce aux dieux, ai du courage, j'en ai pris la fuite de peur. Sans lui j'aurais fait connaissance avec un autre animal, la plus belle créature que vous ayez jamais vue : il a l'air doux, benin et gracieux ; il a la peau veloutée comme la nôtre : il a une humble contenance, un regard modeste, et de beaux yeux luisans ; je crois qu'il est le grand ami des Rats ; car il a des oreilles pareilles aux nôtres. Il allait me parler quand l'autre par le son de sa voix, m'a fait prendre la fuite. Mon fils, dit la mère, vous l'avez échappé belle. Cet animal, avec son air douxereux, est un chat, qui sous un minois hypocrite, cache une haine implacable contre moi, contre vous, et contre toute notre race : il nous mange, quand il peut nous attraper. L'autre animal au contraire est un coq, et servira peut-être un jour à nos repas.

Il ne faut jamais juger des gens sur les apparences.

FABLE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

Le Chien et le Chat.

Laridon, le meilleur Chien de son espèce, vivait paisiblement dans une maison : il était aimé et caressé du maître, de la maîtresse, des enfans, et des valets. Ils étaient tous ses amis ; j'en excepte un Chat dont il tira l'oreille un jour, en disputant un os ; ce Chat était jaloux des caresses que l'on faisait au Chien. Tu me le paieras, dit Raton avec des yeux enflammés ; tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille. Le Chien ne répond mot, ronge son os, et va ensuite caresser sa maîtresse. Cependant le traître Chat médite jour et nuit, comment il pourra se venger du Chien. Que fait-il ? Observez la ruse de Raton : la maîtresse avait un serin qui la charmait par son ramage ; elle en était folle : il épie le moment qu'il n'y a personne, saute sur la cage, la fait tomber, et tue l'oiseau : ensuite il le porte tout rongé à la loge du Chien. Je vous laisse à penser le bruit que fit la maîtresse, quand elle ne vit plus son serin.

Dans le moment toute la maison est en alarme, mari, femme, enfans, servantes et valets ; on court, on cherche, et enfin on trouve sa carcasse auprès de Laridon. Ah ! le perfide ! s'écrie la dame ; il faut qu'il meure : point de pardon pour cet ingrat. Quoi ! manger l'oiseau favori de sa maîtresse ! Le crime est énorme : vite qu'on l'assomme. A l'instant le pauvre Chien tombe sous les coups : chacun le pleure ; personne ne prend sa défense. C'est dommage, disent-ils ; mais qu'y faire ? Il est mort.

Un ennemi nuit quelquefois plus que cent amis ne servent.

FABLE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

Les Singes.

Un navire, chargé d'un grand nombre de Singes et de Guenons, venait d'arriver dans un port : le débit de cette marchandise était sûr ; car qui est-ce qui n'aime pas les singeries ? Les négocians allèrent à la ville pour annoncer leur cargaison, et les matelots firent de même pour aller boire et se réjouir : personne ne resta dans le vaisseau, que les Singes. Dans ces circonstances, un vieux magot se leva pour haranguer ses camarades : Je médite un bon tour, dit-il gravement ; voici une occasion favorable qui s'offre de nous délivrer de l'esclavage : ne la laissons pas échapper : si vous aimez votre liberté, hâtons notre retour. J'ai vécu parmi les hommes ; je sais comment ils nous traitent : ils nous lient comme des esclaves par le milieu du corps, et nous font mille avanies. Je sais gouverner un vaisseau : si vous voulez, je serai le pilote, et vous servirez de matelots. Toute l'assemblée s'écria : Partons. Liberté ! liberté ! Les Singes démarrent aussitôt, ils mettent à la voile, et le vent les favorise. A peine eurent-ils quitté le bord, que le pilote leur dit : Messieurs, un orage nous menace : mais ne craignez pas : travaillez, et comptez sur mon adresse. Il disait vrai, quant à l'orage. A l'instant les flots mugissent, et menacent d'engloutir le nouveau pilote et les matelots : tout l'équipage est consterné ; qui ne le serait pas en pareilles conjonctures ? Enfin le vaisseau est brisé contre un rocher, et voilà le pilote, les matelots, les singes, et les guenons au fond de la mer.

Il est ridicule d'entreprendre des choses au dessus de sa capacité.

FABLE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

Le Bouc sans Barbe.

Un Bouc, aussi vain qu'un Bouc puisse être, affectait de se distinguer des autres animaux de son espèce: il allait souvent au bord d'une claire fontaine, et y admirait son image. Je hais, dit-il, cette vilaine Barbe: ma jeunesse est cachée sous ce déguisement. Il résolut de la faire couper: pour cet effet il s'adressa à un barbier; c'était un singe, qui reçoit le Bouc avec politesse, le fait asseoir sur une chaise de bois, lui met une serviette sous le menton, et le rase. Lorsqu'il eut fait, Monsieur, dit maître Fagotin, je compte sur votre pratique: vous n'avez jamais été si bien rasé: votre visage est uni comme une glace.

Le Bouc, fier des louanges de son barbier, quitte son siège, et court sur les montagnes voisines: toutes les chèvres s'assemblent autour de lui, et ouvrent de grands yeux. — Quoi! sans Barbe, s'écria une d'entre elles? Qui est-ce qui vous a ainsi défiguré? Que vous êtes sottes, répondit le Bouc, et que vous connaissez peu le monde! Voyez-vous aujourd'hui des nations civilisées porter de la Barbe? Partout où nous allons, ne se moque-t-on pas de nous? Les enfans mêmes nous insultent, et nous prennent par le menton. Allez, allez, croyez-moi, suivez mon exemple, et cessez d'être ridicules. Frère, répliqua un autre Bouc, vous êtes un imbécille; si les enfans peuvent mortifier votre orgueil, comment soutiendrez-vous le ridicule de tout notre troupeau?

C'est le caractère d'un fat de se distinguer par des manières affectées: mais il devient souvent la risée de ceux qui le connaissent.

FABLE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

Le Chat sauvage et le Renard.

Un Chat sauvage et un Renard se rencontrèrent dans un bois: Compère, dit le dernier au premier, je suis charmé de vous rencontrer: il y a long-temps que je ne vous ai vu.

Vous cherchez sans doute un déjeuner: si vous voulez, nous serons associés, et nous partagerons la proie. — De tout mon cœur, répondit le Chat sauvage, je ferais un très-mauvais souper, et je vous assure que j'aurais besoin de faire un bon déjeuner: allons. Les deux associés partent, et chemin faisant ils entrent en conversation. Maître Renard, animal qui n'est pas le moins vain, commence à étaler ses belles qualités. Je suis le plus rusé de tous les animaux: quand j'ai envie d'une poule, il faut qu'elle soit très-fine pour m'échapper: j'en ai mangé beaucoup en ma vie. Je me ris des pièges; j'ai plus de mille finesses pour les éviter. Mille, dit Ruminagrobis! je vous en félicite: je n'en ai pas tant, moi; mais j'ai de bonnes griffes qui me suffisent pour me tirer de toutes sortes d'embarras. Le Renard allait répliquer; mais il n'en eut pas le tems: ils virent tout à coup plusieurs chiens qui venaient se jeter sur eux. Cousin, dit le matou, vous n'avez point de tems à perdre: tirez de votre cervelle vos mille finesses: pour moi, voici la mienne. Dans l'instant Ruminagrobis grimpa sur un arbre, où il demeura en sûreté: l'autre fut pris et dévoré par les chiens, malgré toutes ses finesses.

La meilleure de toutes les finesses est d'avoir assez d'habileté pour éviter les embûches de ses ennemis.

FABLE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

Les Poissons et le Cormoran.

Un vieux Cormoran ayant la vue courte, était hors d'état de voir sa proie au fond de l'eau. Que fit-il? Il s'avisait d'un stratagème: il vit une carpe dans un étang. Amie, lui dit-il, n'ayez pas peur de moi, je viens exprès ici pour vous donner un avis salutaire: si vous avez quelque égard pour vous-même, pour vos frères et sœurs, et pour toute la race des poissons, allez dès ce moment, leur dire de ma part, que le maître de cet étang est déterminé à le pêcher dans huit jours. Dame carpe nage sur le champ pour annoncer aux poissons cette terrible nouvelle. On court, on s'assemble, on députe à l'oiseau la même carpe, pour le remercier de ce qu'il les a avertis du danger qui les menace, et pour le prier de leur donner les moyens d'en échapper.

Seigneur Cormoran, dit l'ambassadrice, les habitans de cet étang vous rendent mille grâces, et vous prient de leur dire ce qu'il faut qu'ils fassent!—Avec plaisir: vous n'avez qu'à changer de place.—Comment ferons-nous?—N'en soyez pas en peine: tous les Poissons, grands et petits, n'ont qu'à s'assembler sur la surface de l'eau: je les porterai l'un après l'autre à ma propre demeure: personne n'en sait le chemin: ils y seront en sûreté: il y a un vivier clair et frais, inconnu à tout le monde. Les Poissons crurent le traître, et après avoir été portés l'un après l'autre dans le vivier, ils devinrent la proie du Cormoran, qui les mangea chacun à son tour.

Il est très-imprudent de se mettre au pouvoir d'un ennemi, et de lui demander avis dans une chose où il est intéressé.

FABLE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

Le Portrait parlant.

Un homme s'était fait tirer: (l'amour propre aime les portraits:) il voulait avoir l'avis de ses amis sur le sien.—Vous vous trompez, ce n'est pas là votre Portrait, dit l'un, vous n'êtes qu'ébauché: le peintre est un ignorant; il vous a tiré noir, et vous êtes blanc. Le Portrait vous représente laid et vieux, dit un autre, et sans flatterie, vous êtes jeune et beau. Le peintre vous a fait les yeux et le nez trop petits, dit un troisième; il faut retoucher le Portrait. Le peintre a beau soutenir qu'il est très-bien tiré, il faut qu'il recommence. Il travaille, fait mieux et réussit à son gré. Il se trompa encore: les amis condamnèrent tout l'ouvrage. Eh bien, leur dit le peintre, messieurs, vous serez contents: je m'engage à vous satisfaire, ou je brûlerai mon pinceau: revenez demain, et vous verrez. Les connaisseurs étant partis, le peintre dit à l'homme: Vos amis ne sont que des critiques ignorans: si vous voulez, vous en verrez la preuve: j'ôterai la tête d'un semblable Portrait, vous mettrez la vôtre à la place.—J'y consens; à demain donc; adieu. Le lendemain la

troupe des connaisseurs s'assembla: le peintre leur montra le Portrait dans un endroit obscur, et à une certaine distance.—Messieurs, le Portrait vous plaît-il à présent? Dites, qu'en pensez-vous? J'ai retouché la tête avec grand soin.—Ce n'était pas la peine de nous faire revenir, pour ne nous montrer qu'une ébauche: ce n'est pas là notre ami. Vous vous trompez, messieurs, dit la tête derrière le tableau, c'est moi-même.

N'entreprenez pas de convaincre par des raisonnemens, des critiques ignorans ou prévenus: ils ne veulent ni entendre ni voir la vérité.

FABLE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

Le Chat et les Lapins.

Un Chat, avec un air de modeste affectée, était entré dans une garenne peuplée de Lapins: aussitôt toute la république alarmée se sauva dans ses trous. Mitis les y suivit, et se posta auprès d'un terrier, remuant la queue, alongeant le corps, et serrant les oreilles. Les Lapins lui envoyèrent des députés: ils parurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier. Après avoir examiné ses griffes: Que cherchez-vous ici? lui demandèrent-ils.—Rien: je viens seulement pour étudier les mœurs de votre nation. En qualité de philosophe, je parcours tous les pays pour m'informer des coutumes et des lois de chaque espèce d'animaux.

Les députés, simples et crédules, rapportèrent à leurs camarades, que cet étranger si vénérable par son maintien modeste et par sa fourrure majestueuse, était un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui allait seulement rechercher la sagesse de pays en pays: qu'il venait de beaucoup d'autres lieux: que sa conversation était extrêmement amusante: que c'était un philosophe Bramin, et que par conséquent il n'avait garde de croquer les Lapins, puisque c'était un article de sa foi, de ne point manger de chair. Ce beau discours toucha l'assemblée, et il fut résolu de sortir, et de faire connaissance avec le philosophe Bramin.

Gardez-vous-en bien, s'écria un vieux Lapin rusé, qui avait été long-tems leur orateur : ce prétendu philosophe m'est suspect ; et si vous voulez me croire, vous ne sortirez pas de vos trous. Malgré lui on va saluer le Bramin, qui étrangla au premier salut deux ou trois Lapins : les autres se sauvèrent dans leurs trous, très-effrayés, et très-honteux de leur crédulité.

Méfiez-vous d'un hypocrite ; ses complaisances et ses empressemens partent souvent d'un cœur perfide.

FABLE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME

Le Jugement, la Mémoire et l'Imagination.

Messire Jugement, dame Mémoire, et demoiselle Imagination, enfans d'un même père, vivaient en commun, et avaient la même habitation : il y avait grande union entre eux ; mais elle ne dura pas long-tems ; l'humeur troubla bientôt la paix entre le frère et les deux sœurs, chose assez commune parmi les parens. L'Imagination suivait ses saillies, et raillait la Mémoire, parce qu'elle ne cessait de babiller. Le Jugement, las du caquet de l'une, et des railleries impertinentes de l'autre, murmurait avec raison : ils avaient sans cesse des querelles.—Vous êtes folle, ma sœur Imagination.—Et vous ma sœur Mémoire, vous êtes une babillarde. Vous êtes un vrai pédant, mon frère, répliquèrent les deux sœurs : il faut nous séparer ; qu'en pensez-vous ? Nous ne pouvons jamais nous accorder.

On se sépare ; on se quitte.....Adieu.....Les voilà tous trois qui cherchent une habitation : ils en trouvèrent bientôt une. Celui chez qui alla la Mémoire, devint savant : il apprit langues, histoire, politique, mathématiques, philosophie, théologie, en un mot il apprit tout. Il avait vu les ruines de Palmyre ; parlait de Romulus, de Rémus et de la Louve ; savait le jour, l'heure et la minute qu'Antoine perdit la bataille d'Actium.....Qui avait vendu du vinaigre à Annibal, à son passage des Alpes.....La hauteur des Colonnes d'Hercule et des Pyramides d'Egypte, à un pouce près.....La figure et la hauteur de la Tour de Babel : que ne savait-il pas ? L'Imagination fit de son homme un poète hardi, frénétique et extravagant. Messire Jugement fit de son hôte un honnête homme, ami du vrai, ne jugeant

jamais par prévention, connaissant la vertu et la pratiquant, en un mot, il en fit un philosophe.

Ne vous enorgueillissez pas de vos talens ; ils sont partagés ; personne ne les a tous ; mais les uns sont plus utiles au genre humain que les autres.

FABLE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

Les Voyageurs et le Caméléon.

Deux de ces gens qu'on pourrait très-bien appeler coureurs, qui n'ont que deux yeux, et qui cependant voudraient tout voir et tout connaître ; qui, pour pouvoir dire : J'ai vu telle chose, je dois bien le savoir, iraient aux Antipodes ; deux Voyageurs, en un mot, parcourant l'Arabie, raisonnaient sur le Caméléon. L'animal singulier ! disait l'un : de ma vie je n'ai vu son semblable. Il a la tête d'un poisson, le corps aussi petit que celui d'un lézard, avec sa longue queue ; son pas est tardif, et sa couleur bleue..... Halte-là, dit l'autre, elle est verte, je l'ai vue de mes deux yeux ; vue, vous dis-je, à mon aise. Je parie qu'elle est bleue, répliqua l'autre : je l'ai vue mieux que vous.— Je soutiens qu'elle est verte.—Et moi, qu'elle est bleue.

Nos Voyageurs se donnèrent le démenti : bientôt ils en viennent aux injures : ils allaient en venir aux mains ; heureusement un troisième arriva.—Eh ! Messieurs, quel vertige ! Holà donc ! calmez-vous un peu, je vous prie. Volontiers, dit l'un ; mais jugez notre querelle.—De quoi s'agit-il ?—Monsieur soutient que le Caméléon est vert ; et moi, je dis qu'il est bleu.—Soyez d'accord, messieurs, il n'est ni l'un ni l'autre ; il est noir.—Noir ! vous badinez.— Je ne badine pas, je vous assure : j'en ai un dans une boîte, et vous le verrez dans un instant. Alors pour les confondre, le grave arbitre ouvre la boîte, et l'animal paraît blanc comme de la neige. Voilà nos Voyageurs tout étonnés.— Allez, enfans, allez, dit le sage reptile : vous avez tous trois tort et raison : vous m'avez considéré sous différens rapports : apprenez à être modérés dans vos décisions, et que presque tout est Caméléon pour vous.

Il ne faut jamais soutenir ses opinions avec opiniâtreté ; chacun a la sienne : il est ridicule de vouloir y assujettir tout le monde. Il faut savoir douter des choses qui ne sont pas évidentes : c'est un moyen de parvenir à la vérité.

FABLE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

L'Abeille et l'Araignée.

Une Abeille et une Araignée disputaient un jour avec beaucoup de chaleur, laquelle des deux excellait dans les ouvrages d'art ou de génie. Pour moi, dit l'Araignée, je puis me vanter d'être la meilleure mathématicienne de l'univers. Personne ne sait former avec tant d'art que moi, des lignes, des angles, et des cercles presque imperceptibles à la vue; et tout cela sans compas et sans aucun instrument. Le miel que vous faites et dont vous vous vantez tant, vous le dérobez aux herbes et aux fleurs. Il est vrai répliqua l'Abeille, vous faites des lignes, des angles, et des cercles; mais votre ouvrage est aussi superficiel que vous-même; un balai détruit l'un et l'autre sans ressource.

Le larcin dont vous m'accusez, ne fait aucun tort aux herbes et aux fleurs: elles ne souffrent pas la moindre diminution de leur couleur ni de leur bonne odeur. Aucun jardinier ne me chasse de son jardin; au contraire c'est-là qu'on bâtit des châteaux pour moi et pour mes sœurs. Au lieu de détruire mon ouvrage, on en a le plus grand soin: on recueille le miel que je fais: il excelle par sa douceur tout ce que l'espèce entière des Araignées peut faire de plus curieux. Je ne vous parle pas des différens usages de la cire: ils sont sans nombre. Allez fréquenter, si vous osez, les palais des rois, vous y verrez mille bougies. On trouve encore mon ouvrage dans les temples des dieux: on brûle ma cire sur leurs autels; et vous êtes trop heureuse, de pouvoir vous fourrer dans un petit vilain coin où personne ne puisse vous voir. Adieu, petite créature ridicule et présomptueuse: vous êtes pleine de poison, et vos ouvrages vous ressemblent. Travaillez à vos lignes et à vos cercles: on les détruit souvent dans le même instant que vous les faites: mon ouvrage est utile, et durera plus long-tems que vous.

On ne doit apprécier l'esprit, la science et les arts, qu'à proportion qu'ils contribuent aux plaisirs permis, ou au bonheur de la vie.

FABLE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

Le Seigneur et le Paysan.

Un Paysan, amateur du jardinage, avait un jardin propre et spacieux: il y croissait de l'oseille, de la laitue, des ognons, des choux, et toutes sortes de provisions, même des fleurs. Cette félicité fut troublée par un lièvre: notre paysan s'en plaignit à un Seigneur du voisinage. Ce maudit animal, dit-il, vient soir et matin prendre son repas dans mon jardin, et se rit des pièges; les pierres et les bâtons ne peuvent le chasser; il est sorcier, je crois. Sorcier! vous badinez, dit le Seigneur: fut-il diable, Miraut l'attrapera; je vous en réponds, mon bon homme: vous en serez défait, sur mon honneur.—Et quand, Monsieur?—Dès demain: je vous le promets: comptez là-dessus.—Vraiment je vous en serai très-obligé. Le lendemain, le Seigneur vint avec ses gens: voyons, déjeunons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres? Vos jambons ont très-bonne mine.—Monsieur, ils sont à votre service.—Vraiment, je les reçois de tout mon cœur. Il déjeune très-bien avec toute sa compagnie, chiens, chevaux et valets, gens de bon appétit. Il commande dans la maison du paysan, mange ses jambons et ses poulets, boit son vin, et rit de sa stupidité.

Le déjeuner fini chacun se prépare: les cors et les chiens font un tel tintamarre que le bon homme en est étourdi. On commence la chasse; adieu salade, oseille, ognons, fleurs, dans un instant le potager est dans un pauvre état. Cependant le lièvre gît sous un gros chou: on le guette, on le lance, il se sauve par une grande ouverture que l'on avait faite par ordre du Seigneur pour y faire passer les chevaux: ainsi il fit avec ses gens plus de dégât dans le jardin du bon homme, que tous les lièvres du pays n'en auraient pu faire.

Il vaut mieux savoir perdre une bagatelle sans se plaindre, que de s'exposer à faire une perte considérable: parce que les remèdes que l'on prend, sont quelquefois pires que le mal dont on se plaint.

FABLE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

Le Négociant et son Voisin.

Certain Négociant, dit Pilpay, de Perse ou de la Chine, allant un jour faire un voyage, mit en dépôt chez son

Voisin un quintal de fer : n'ayant pas eu tout le succès qu'il espérait, il s'en retourna à la maison. La première chose qu'il fit à son retour, fut d'aller chez son ami : Mon fer, dit-il. — Votre fer ! Je suis fâché de vous annoncer une mauvaise nouvelle. Un accident est arrivé, que personne ne pouvait prévoir ; un rat l'a tout mangé ; mais qu'y faire ? Il y a toujours dans un grenier quelque trou par où ces petits animaux entrent, et font mille dégâts.

Le Négociant s'étonne d'un tel prodige, et feint de le croire : quelques heures après il trouve l'enfant de son Voisin dans un endroit écarté, il le mène chez lui et l'enferme à clef dans une chambre : le lendemain il invite le père à souper. — Dispensez-moi, je vous en supplie ; tous les plaisirs sont perdus pour moi. On m'a dérobé mon fils : je n'ai que lui ; mais que dis-je ? Hélas je ne l'ai plus. — Je suis fâché d'apprendre cette nouvelle. La perte d'un fils unique doit vous être très-sensible : mais mon cher Voisin, je vous dirai qu'hier au soir, quand je partis d'ici, un hibou enleva votre fils. — Me prenez-vous pour un imbécille, de vouloir me faire accroire un tel mensonge ? Quoi ! un hibou qui pèse tout au plus deux ou trois livres, peut-il enlever un enfant qui en pèse au moins cinquante ? La chose me paraît absurde et impossible. — Je ne puis vous dire comment cela se fit ; mais je l'ai vu de mes yeux, vous dis-je. D'ailleurs, pourquoi trouvez-vous étrange et impossible, que les hiboux d'un pays où un seul rat mange un quintal de fer, enlèvent un enfant qui ne pèse qu'un demi quintal ? Le Voisin sur cela, trouva qu'il n'avait pas à faire à un sot, et il rendit le fer au Négociant en échange de son fils.

Il est ridicule de vouloir faire croire des impossibilités. Quand un conte est outré on a tort de chercher à le combattre par des raisonnemens.

FABLE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

Le Serpent et les Grenouilles,

Un Serpent, devenu vieux et infirme, ne pouvait plus aller chercher sa nourriture : il était sur le point de mourir de faim. Dans cette malheureuse situation, il déplorait dans sa solitude les infirmités de l'âge, et souhaitait en vain

d'avoir la force qu'il avait eue dans sa jeunesse. Cependant la faim pressante lui enseigna, au lieu de ses lamentations, un stratagème pour trouver de quoi se nourrir ; il se traîna lentement au bord d'un fossé où il y avait un grand nombre de Grenouilles. Etant arrivé à ce lieu de délices et d'abondance, le Serpent paraissait très-triste et extrêmement malade ; sur quoi une Grenouille lève la tête, et lui demande ce qu'il cherche ? — De la nourriture : je suis près de mourir de faim : de grâce, aidez-moi dans mon extrême besoin : il y a deux jours que je n'ai rien mangé, je vous assure. — Que vous faut-il ?

Helas ! j'ai beaucoup de regret de ce que j'ai fait dans ma jeunesse : autrefois je mangeais les créatures de votre espèce que je pouvais prendre ; mais à présent je suis si malheureux que je ne puis rien attraper pour vivre. Je me repens très-sincèrement de ma cruauté, de ma gourmandise, et d'avoir mangé tant de Grenouilles, que je ne puis vous en dire le nombre. Je viens ici pour vous demander pardon ; et pour vous montrer la sincérité de mon repentir, je m'offre à être votre esclave, à vous obéir, et à vous porter sur mon dos, partout où il vous plaira.

Les Grenouilles, charmées des protestations du Serpent, acceptent ses offres gracieuses ; elles aiment à voyager : à l'instant elles montent sur le dos de leur ennemi : quel plaisir ! mais il fut de courte durée : tous les plaisirs le sont. — Mesdames, dit le rampant hypocrite, si vous voulez que je vous serve long-tems, vous devez me nourrir, ou je mourrai de faim : là-dessus il croque les sottes Grenouilles qu'il avait sur le dos.

Il ne faut jamais se fier à un ennemi, quelques protestations d'amitié qu'il fasse ; car malgré toutes ses belles paroles, il ne cherche qu'à tromper : ses caresses mêmes sont des trahisons cachées.

FABLE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

Le Paysan et la Couleuvre.

Un paysan, allant au bois avec un sac, trouva une Couleuvre : Ah ! ah ! dit-il tu n'échapperas pas : tu viendras dans ce sac et tu mourras. L'animal lui dit : Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement ? — Ce que tu as fait ? Tu es